

Extraits du *De Magistro* de saint Augustin

Chapitre I.1

Augustin. Que penses-tu que nous voulions faire en parlant? — *Adéodat.* Je crois, au moins pour le moment, que nous voulons enseigner ou nous instruire. — *Aug.* Je le reconnais, car la chose est manifeste : en parlant, nous voulons instruire; mais comment voulons-nous apprendre nous-mêmes ? — *Ad.* Comment? N'est-ce pas en interrogeant? — *Aug.* Mais, alors même, je le vois, nous ne voulons qu'instruire. Quand, en effet, tu interrogues quelqu'un, n'est-ce pas uniquement pour lui apprendre ce que tu veux? — *Ad.* C'est vrai. — *Aug.* Tu comprends donc qu'en parlant, nous ne cherchons qu'à instruire ? — *Ad.* Je ne le vois pas parfaitement. Car si parler n'est autre chose que proférer des paroles, il est certain que nous parlons en chantant. Or, quand nous chantons seuls, comme il arrive souvent, et que personne n'est là pour entendre, voulons-nous enseigner quelque chose? Je ne le pense pas. [...] *Aug.* Pour moi, je pense que le chant appartient à une manière fort générale d'instruire elle consiste à réveiller les souvenirs, et cet entretien le fera comprendre suffisamment. Si néanmoins tu n'es pas d'avis que par le souvenir nous instruisions, ni nous-mêmes, ni celui en qui nous le ranimons, je ne conteste pas. Ainsi voilà deux motifs déjà pour lesquels nous parlons : nous voulons en effet, ou enseigner, ou rappeler des souvenirs soit à nous-mêmes, soit à d'autres; ce que nous faisons aussi en chantant : ne le crois-tu pas comme moi? [...]

Aug. C'est la vérité, et je le crois; tu remarques aussi, sans te laisser ébranler par aucune contestation, le rapprochement suivant : de même que penser aux paroles sans faire entendre aucun son, c'est parler en soi-même ; ainsi parler n'est autre chose que penser, lorsque la mémoire, en recherchant des paroles dont elle garde le souvenir, montre à l'esprit les choses mêmes dont ces paroles sont les signes. — *Ad.* Je comprends et suis de ton avis.

Chapitre IV.7

Aug. Cette remarque est pleine de pénétration. Vois donc si maintenant nous sommes d'accord que nous pouvons montrer sans signes, soit ce que nous ne faisons pas au moment de la question et que nous pouvons faire à l'instant même, soit les signes que nous pouvons produire alors, comme la parole qui consiste à faire des signes, d'où vient le mot signifier. — *Ad.* Nous en sommes d'accord. — *Aug.* Si donc on nous interroge sur certains signes nous pouvons expliquer ces signes par des signes; mais si c'est sur des choses qui ne sont pas des signes, nous pouvons les montrer, soit en les faisant après la question, quand elles sont possibles, soit en produisant des signes qui les fassent remarquer?

Examinons d'abord, s'il te plaît, la première de ces trois propositions, savoir qu'on peut montrer les signes par des signes. N'y a-t-il en effet que les paroles qui soient des signes? — *Ad.* Il en est d'autres. — *Aug.* Il me semble donc qu'en parlant nous désignons, par les mots, ou les mots eux-mêmes, ou d'autres signes, comme le geste quand nous disons « geste » et les lettres quand nous écrivons, car ce qui est signifié par ces deux derniers termes, le geste et les lettres, est aussi le signe de quelque chose; ou bien nous désignons encore quelque autre objet qui n'est pas un signe, comme le mot « pierre » : ce dernier mot est bien un signe puisqu'il rappelle un objet, mais l'objet rappelé par lui n'est pas pour autant un signe. Toutefois cette dernière espèce de signes, qui fait connaître ce qui n'est pas signe, n'est pas du ressort de ta présente discussion, car nous avons entrepris d'y exprimer les signes qui indiquent d'autres signes et nous y avons

distingué deux parties selon que les signes marquent ou rappellent des signes de même espèce ou d'espèce différente. N'est-ce pas évident pour toi? — *Ad.* C'est évident.

Chapitre VIII.21

Augustin. Ta mémoire a reproduit assez fidèlement tout ce que je demandais; et pour te l'avouer, ces distinctions m'apparaissent maintenant de façon beaucoup plus évidentes qu'au moment où, dans le travail de la discussion, nous les tirions ensemble de je ne sais quelles retraites obscures. Mais où doivent nous conduire tant de laborieux détours? Il est difficile de le dire ici. Peut-être penses-tu que nous jouons et que nous détournons l'esprit des choses sérieuses pour l'appliquer à des questions puériles, ou bien que nous n'avons en vue que de légers et médiocres avantages; peut-être encore, si tu soupçonnes que nous devons arriver à quelque résultat considérable, aspires-tu à le voir ou au moins à l'apprendre au plus tôt. Crois-le bien; nous jouons peut-être, mais il ne faut pas apprécier ce que nous faisons, à la manière des enfants, car je n'ai pas établi dans cet entretien des divertissements futiles, et les avantages que j'en attends ne sont ni légers ni médiocres. Si néanmoins je te disais que c'est à cette vie bienheureuse et en même temps éternelle que je désire, sous la conduite de Dieu, c'est-à-dire de la Vérité même, que nous parvenions en faisant ces petits pas proportionnés à notre faiblesse; peut-être te semblerais je ridicule et tu demanderais pourquoi je n'étudie pas les choses plutôt que les signes en entrant dans cette voie royale. Tu me pardonneras donc de préluder avec toi, non pour jouer, mais pour exercer les forces et la pénétration de l'esprit : nous en avons besoin non seulement pour soutenir, mais aussi pour aimer la lumière et la chaleur de ces régions célestes, où réside la vie bienheureuse. — *Ad.* Continue plutôt comme tu as commencé. Dieu me garde à jamais de juger méprisable ce que tu estimes devoir dire ou faire !

Chapitre IX.28

[...] *Aug.* C'est bien: mais quel que soit le sentiment de Perse, que nous importe? Ce n'est pas à l'autorité de ces profanes que nous sommes assujettis en de telles matières. De plus, s'il faut préférer une connaissance à une autre, il n'est pas facile de l'expliquer ici. Je me contente de ce qui est convenu, savoir que si la connaissance des choses ne prime pas la connaissance des signes, elle prime sûrement les signes eux-mêmes.

Examinons donc avec un soin nouveau quelles sont les choses dont nous avons dit qu'on les montre par elles-mêmes et sans l'emploi d'aucun signe, comme parler, marcher, s'asseoir, être couché et d'autres de ce genre. — *Ad.* Je me rappelle de quoi tu parles.

Chapitre X.29

Aug. Crois-tu que nous puissions montrer sans signes absolument tout ce que nous pouvons faire aussitôt qu'on nous interroge? Signales-tu quelque exception? — *Ad.* Après avoir considéré à plusieurs reprises toutes ces sortes de choses, je n'en trouve encore aucune qu'il soit possible de montrer sans signe. Je ne ferai peut-être d'exception que *pour le langage, et lorsqu'on est prié d'expliquer ce que l'on entend par instruire*. En effet, quoi que je fasse, après avoir été interrogé, pour enseigner celui qui m'a questionné, je vois clairement que la lumière ne lui viendra point de la chose même qu'il me prie de lui montrer. Supposons, comme il a été dit, que je suis arrêté ou que je suis occupé d'autre chose. On me demande ce que c'est que marcher; et marchant aussitôt, j'essaye de l'apprendre, sans signe, à qui m'a questionné. Comment l'empêcher alors de croire que marcher c'est simplement marcher autant que j'ai marché? Et pourtant il sera trompé, s'il le croit; et s'il voit un homme marcher un peu plus ou un peu moins que je ne l'ai fait, il sera persuadé qu'il n'a point marché. Ce que j'ai dit de marcher s'étend à tout ce que j'avais accordé qu'on peut montrer sans signe: je n'en excepte que les deux cas dont je viens de parler.

Chapitre X. 31 – 33

Aug. Il est donc prouvé qu'on n'enseigne rien sans signes, et que la connaissance nous doit être plus chère que les signes qui la communiquent. Il est possible néanmoins que tous les objets ne soient pas préférables à ce qui en est le signe. — *Ad.* Je le crois. — *Aug.* Mais par combien de circuits sommes-nous parvenus à un résultat si minime! T'en souvient-il? Depuis, et il y a longtemps, que nous combattons à coups de paroles, nous avons travaillé à résoudre trois questions: 1° S'il n'est rien qu'on puisse enseigner sans signes; 2° s'il est des signes qu'on doive préférer aux objets qu'ils rappellent; et 3° si la connaissance des choses l'emporte sur les signes.

Mais voici une quatrième question dont je voudrais apprendre de toi la solution en peu de mots : Crois-tu comprendre ces vérités au point de ne pouvoir plus en douter? — *Ad.* Je voudrais que par tant de circuits et de détours, on fût parvenu à la certitude. Mais je ne sais ce qui me préoccupe dans ta question et m'empêche d'y répondre affirmativement. Il est vraisemblable que tu ne me l'aurais point adressée, si tu n'avais quelque objection à élever contre elle. J'y vois une complication qui m'empêche de tout considérer et de répondre tranquillement; je crains qu'il n'y ait dans ses obscurs replis quelque chose qui échappe au regard de mon esprit. — *Aug.* Cette hésitation me plaît, elle prouve que tu n'es point téméraire, et il importe de ne l'être pas pour conserver la paix; car il nous est difficile, de ne point nous troubler lorsque dans le conflit de la discussion on ébranle, et on nous arrache en quelque sorte des mains les convictions que nous gardions avec bonheur. Autant donc il est juste de céder, quand on a bien considéré et bien compris les raisons; autant il est dangereux de prendre l'inconnu pour le connu. Si nous voyons tomber ce que nous regardions comme des vérités fermes et inébranlables, n'est-il pas à craindre que le contre-coup ne nous jette dans la haine ou la peur du raisonnement, et que nous ne refusions de croire aux vérités le mieux démontrées?

32. Revenons et examinons en peu de mots si ton doute est fondé. Supposons un homme qui ne sait comment les oiseaux se prennent aux roseaux et à la glu. Il rencontre un oiseleur qui, chargé de son attirail, ne tend pas encore, mais chemine. A cette vue, il presse le pas; puis, étonné comme il doit l'être, il se demande pourquoi tout cet appareil. Frappé de l'attention qu'il porte sur lui, l'oiseleur, pour montrer son adresse, prépare ses roseaux, et apercevant quelque oiseau à sa portée, il le frappe d'un coup de flèche, le prend et l'enlève. Ne serait-ce point, sans employer aucun signe, montrer au spectateur, par la réalité même, ce que celui-ci désirait savoir?

Ad. Mais ne verrait-on pas ici ce que j'ai remarqué de celui qui demande ce que l'on entend par marcher? Je le crains, car on n'a pas montré complètement, selon moi, en quoi consiste cette chasse aux oiseaux. — *Aug.* Il est facile de te délivrer de cette inquiétude. Je suppose donc encore que ce spectateur serait assez intelligent pour se faire une idée de tout cet art par ce qu'il en a vu. Il nous suffit en effet que sur un nombre limité de matières on puisse, sans aucun signe, instruire quelques hommes seulement. — *Ad.* Mais aussi je puis ajouter, de celui dont j'ai parlé, que s'il est bien intelligent, quelques pas suffiront pour lui faire comprendre ce que c'est que marcher. — *Aug.* Je te le permets, et loin de m'y opposer je t'y engage.

Tu vois en effet que tous deux nous arrivons à cette conclusion : Il est des choses que l'on peut enseigner sans employer des signes; et nous avons eu tort de croire, comme nous le faisons naguère, que rien absolument ne peut se montrer sans ce moyen. Je vois maintenant, non pas un ou deux, mais des milliers d'objets qui se révèlent par eux-mêmes et sans signes. Comment en douter, je te demande? Sans parler des hommes, de leurs théâtres et des spectacles sans nombre où ils montrent la réalité sans le recours à aucun signe, est-ce que

Dieu, est-ce que la nature ne mettent pas sous nos yeux ce soleil et cette lumière qui éclairent et font tout briller dans l'univers, la lune et les astres, les terres et les mers et les êtres innombrables qu'elles produisent.

33. Mais en considérant avec une attention nouvelle, que trouveras-tu dont nous nous instruisions par signes? En vain on me fait un signe, il ne peut rien m'apprendre si j'ignore ce qu'il rappelle; et si je le sais, que m'apprend-il? Quand je lis : « Et leurs *saraballes* ne furent point altérées, » le mot ne me fait point voir l'objet dont il est question. Si ce nom désigne quelques ornements de tête, est-ce que j'apprends, quand on le prononce, ce que l'on entend par tête ou par ornements? Je le savais auparavant; et cette connaissance m'était venue, non en les entendant nommer par d'autres, mais en le voyant moi-même. La première fois que mes oreilles furent frappées du bruit de ce dissyllabe *tête*, j'étais aussi étranger à sa signification qu'en entendant ou en lisant pour la première fois le terme de *saraballes*. Mais à force d'entendre répéter le mot *tête*, je m'aperçus qu'il était le nom de ce que je connaissais parfaitement pour l'avoir vu. Ce n'était pour moi qu'un son avant cette remarque; je sus qu'il était un signe quand j'eus appris ce qu'il signifiait et ce que j'avais vu par moi-même, comme je l'ai dit. Ainsi le signe s'apprend plutôt à partir de la chose qu'il ne l'apprend lui-même.

Chapitre XI. 36 - 38

36. Voilà tout ce que peuvent les paroles : ils ne qu'avertir pour que nous cherchions à étudier sans nous faire rien connaître, c'est leur accorder beaucoup. Il faut, pour m'instruire, me mettre sous les yeux, devant quelqu'autre sens corporel ou même devant l'esprit, ce que je veux connaître. Ainsi les paroles ne nous apprennent que des paroles, ou plutôt le son et le bruit qu'elles produisent. Car si la parole est essentiellement un signe, en vain j'ai entendu la même parole, j'ignore que c'est une parole avant de savoir ce qu'elle signifie. La connaissance des choses complète donc la connaissance des paroles, et en entendant des mots, on n'apprend pas même des mots. Car nous n'apprenons pas ceux que nous savons, et pouvons-nous avancer que nous savons ceux que nous ignorons, avant d'en avoir saisi le sens? Or ce qui fait saisir le sens, ce n'est pas le bruit qui frappe l'oreille, c'est la connaissance de l'objet que le mot désigne. Rien n'est plus vrai que le dilemme suivant : lorsque des paroles sont prononcées devant nous, nous savons ce qu'elles signifient ou nous ne le savons pas. Si nous le savons, elles nous le rappellent plutôt que de le faire connaître; si nous ne le savons pas, il est évident qu'elles n'en réveillent pas le souvenir, peut-être sommes nous avertis pour que nous les recherchions.

37. Tu avoueras sans doute que ces *saraballes* ne nous étant connues que de nom, il nous est impossible de les connaître réellement sans les avoir vues, et que le nom même ne pourra nous être pleinement connu avant elles; mais diras-tu: Avons-nous appris autrement que par des paroles ce que nous savons de ces trois enfants; comment leur foi et leur piété ont triomphé du prince et des flammes, comment ils ont chanté les louanges de Dieu et mérité d'être comblés d'honneurs par leur propre ennemi? Nous savions déjà, répondrai-je, tout ce que signifient ces paroles; je connaissais ce qu'on entend par trois enfants, une fournaise, des flammes, un roi, ce que c'est que d'être préservé des atteintes du feu et tout ce qu'expriment d'ailleurs ces paroles. Pour Ananias, Azarias et Misaël, ils me sont aussi inconnus que ces *saraballes*, et les noms qu'ils portent ne m'ont point aidé ni n'ont pu m'aider à les connaître. Tout ce que rapporte cette histoire s'est accompli fidèlement à cette époque; je le crois plutôt que je ne le sais.

Les saints auteurs, en qui nous avons foi, n'ignorent pas cette dernière différence; car un prophète a dit: « Si vous ne croyez, vous ne comprendrez point. » Il n'aurait point parlé de cette sorte s'il avait estimé qu'il n'y a point de distinction entre savoir et croire. Je crois ce que je comprends, mais je ne comprends pas tout ce que je crois. Or, ce que je comprends, je le sais; je ne sais donc pas tout ce que je crois. Je n'ignore pas néanmoins combien il m'est utile

de croire même beaucoup de choses que je ne sais pas, et entre autres cette histoire des trois enfants. Si donc il m'est impossible de savoir la plupart des choses, je sais au moins combien il m'est avantageux de les croire

38. Mais comment parvenons-nous à comprendre? Ce n'est point en consultant l'interlocuteur qui fait bruit au dehors, c'est en consultant, au dedans, la vérité qui trône dans l'esprit, et que peut-être les paroles entendues nous portent à consulter. Or, cette vérité que l'on consulte et qui enseigne, c'est le Christ lui-même, c'est-à-dire l'immuable vertu de Dieu et son éternelle sagesse, dont il est dit qu'il habite dans l'homme intérieur⁵. Il est vrai, toute âme raisonnable consulte cette divine sagesse ; mais elle ne se révèle à chacun que dans la proportion de sa volonté, bonne ou mauvaise, et quand on se trompe, ce n'est pas la faute de la vérité consultée. Est-ce à la lumière extérieure qu'on doit attribuer les fréquentes illusions du regard corporel? Et ne consultons-nous pas cette lumière sur les choses visibles? Ne lui demandons-nous pas de nous les montrer autant que notre vue en est capable?

Chapitre XII. 40

Quand il s'agit de ce que voit l'esprit, c'est-à-dire l'entendement et la raison, nous exprimons, il est vrai, ce que nous voyons en nous, à la lumière intérieure de cette vérité qui répand ses rayons et sa douce sérénité dans l'homme intérieur; mais là encore, si celui qui nous écoute voit clairement dans son âme ce que nous voyons nous-mêmes; ce ne sont pas nos paroles qui l'instruisent, c'est le pur regard de sa contemplation. Je ne l'enseigne pas lorsque j'énonce la vérité qu'il voit; mes paroles ne lui apprennent rien. Dieu lui montre les choses, il les voit, et lui-même pourrait répondre si on l'interrogeait. Comment donc, sans la plus grande absurdité, s'imaginer que mes paroles l'instruisent, quand avant d'entendre ce que je dis, il pourrait l'expliquer lui-même à qui le questionnerait? Si, comme il arrive souvent, il nie d'abord ce que d'autres questions lui font accorder ensuite, on doit l'attribuer à la faiblesse de son regard: il ne peut distinguer la vérité tout entière aux rayons de la lumière intérieure; et pour la lui faire voir progressivement, des questions successives lui mettent sous les yeux chacune des parties dont se forme l'objet que d'abord il ne pouvait voir entièrement. Qu'on ne s'étonne pas qu'il y soit amené par les paroles de l'interlocuteur; ces paroles ne l'enseignent pas, elles lui adressent des questions proportionnées à son aptitude de recevoir l'enseignement intérieur. [...]

Chapitre XIV. 45

J'admets qu'après avoir bien entendu et bien compris, on puisse savoir que le langage est conforme à la pensée. Je ne parle point de ce cas; mais s'ensuit-il, comme nous l'examinons ici, que l'on apprend alors si ce langage est vrai? Les maîtres prétendent-ils communiquer leurs propres sentiments? Ne veulent-ils pas que l'on s'applique plutôt à comprendre et à retenir les Sciences qu'ils croient faire connaître? Et qui serait assez follement curieux pour envoyer son fils apprendre, dans une école, ce que pense le maître? Quand celui-ci a expliqué dans ses leçons les matières qu'il fait profession d'enseigner, les règles mêmes de la vertu et de la sagesse; c'est alors que ses disciples examinent en eux-mêmes s'il leur a dit vrai, consultant, comme ils peuvent, la vérité intérieure. C'est donc alors qu'ils apprennent. Reconnassent-ils que l'enseignement est vrai? ils le louent; mais ils ignorent que les maîtres à qui s'adressent leurs louanges sont plutôt enseignés qu'enseignants, pourvu toutefois qu'ils comprennent eux-mêmes ce qu'ils disent. Ce qui nous porte à leur donner le nom faux de maîtres, c'est que la

plupart du temps il n'y a aucun intervalle entre la parole et la pensée; et parce que la vérité intérieure enseigne aussitôt après l'éveil donné par le discours, on croit avoir été instruit par le langage qui a retenti aux oreilles.

46. Si l'on considère avec attention les avantages de la parole, ils sont importants; une autre fois, si Dieu le permet, nous les examinerons tous. En te prévenant ici de ne pas les exagérer, j'ai voulu arriver avec toi, non plus seulement à croire, mais à commencer de comprendre combien est vrai le divin témoignage qui nous défend d'appeler sur la terre quelqu'un notre maître, car nous n'avons tous qu'un Maître dans le ciel.

Quelle est la gloire de ce Maître dans le ciel ? Lui-même nous l'apprendra. Il veut que les hommes nous avertissent au dehors par des signes, afin que recueillis intérieurement en lui-même nous soyons instruits par lui. L'aimer et le connaître, c'est la vie bienheureuse. Tous proclament qu'ils la cherchent; et il en est peu qui goûtent la joie de l'avoir trouvée.

Mais dis-moi ton sentiment sur tout ce discours. Reconnais-tu la vérité dans tout ce que j'ai dit? C'est que, si l'on t'eût questionné sur chaque pensée, ta réponse aurait fait connaître que tu la savais déjà; et tu vois de cette manière Qui te les a enseignées: ce n'est pas moi puisque tu m'aurais tout dit, si je te l'avais demandé. Remarques-tu que je n'ai pas dit vrai? ce n'est ni Lui ni moi qui t'avons enseigné : moi, parce que jamais je ne puis rien enseigner ; Lui, parce que tu ne peux encore recevoir ses leçons.

Ad. Voici ce que j'ai recueilli de l'avertissement donné par tes paroles : les paroles ne peuvent qu'avertir l'homme à s'instruire, et ce qui se montre à nous de la pensée, quelle qu'elle soit, de celui qui parle, est fort peu de chose. Celui-là seul nous apprend si l'on dit vrai, qui nous a avertis, quand il parlait aux oreilles, qu'il habite en nous. Désormais, par sa grâce, je l'aimerai avec d'autant plus d'ardeur que je comprendrai mieux ses leçons. Ce qui fait cependant que je te remercie de ce discours suivi, c'est que tu as prévenu et résolu les difficultés que je me préparais à élever; il ne me reste aucun doute, et l'oracle intérieur m'a donné, sur tous ceux que j'avais, la même réponse que toi.

Traduction de M. l'abbé Raulx dans <https://www.abbaye-saint-benoit.ch>

Revue parfois avec celle de Emmanuel Bermon dans
La signification et l'enseignement, Texte latin , traduction française et commentaire du De Magistro de saint Augustin Paris, Vrin, 2007